

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 15 (1870)
Heft: (19): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Siège de Paris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-332394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 19.

SIÈGE DE PARIS.

Paris absorbe à peu près tout l'intérêt de la situation. Le siège de la grande capitale est en effet un événement assez grave dans l'histoire du monde, au double point de vue politique et militaire, pour qu'il éclipse tous les autres.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la face politique de la question, quoiqu'il y eût maintes observations intéressantes à enregistrer sur les infructueuses négociations tentées récemment en vue d'un armistice ou de la paix par M. Jules Favre auprès de M. Bismarck, ainsi que sur l'apprentissage effectif de décentralisation que fait la France privée de sa capitale, et que fait même à quelques égards l'Europe entière.

Nous essaierons en revanche de donner à nos lecteurs un aperçu des opérations et de la position des belligérants autour de Paris.

Dans notre dernier numéro nous avons indiqué approximativement, avec l'aide d'un petit plan, l'état du camp retranché de Paris et des forces du général Trochu. A ces renseignements viennent s'ajouter ceux d'une circulaire de M. Gambetta, ministre de l'intérieur, en date de Tours 2 octobre, où il venait d'arriver, après avoir échappé en ballon à la surveillance des assiégeants. Cette intéressante pièce dit que « Paris, depuis vingt jours, étroitement investi, a donné au monde le spectacle de plus de deux millions d'hommes qui, oubliant leurs préférences, leurs dissidences antérieures, pour se serrer autour du drapeau de la République, ont déjà déjoué les calculs de l'envahisseur qui comptait sur la discorde civile pour lui ouvrir les portes de la capitale.

« La Révolution avait trouvé Paris sans canons et sans armes ; à l'heure qu'il est, on a armé quatre cent mille hommes de garde nationale, appelé cent mille mobiles, groupé soixante mille hommes de troupes régulières. Les ateliers fondent des canons, les femmes fabriquent un million de cartouches par jour, la garde nationale est pourvue de deux mitrailleuses par bataillon ; on lui fait des canons de campagne pour qu'elle puisse opérer bientôt des sorties contre les assiégeants. Les forts, occupés par la marine, ressemblent à autant de vaisseaux de haut bord, immobiles, garnis d'une artillerie merveilleuse et servie par les premiers pointeurs du monde. Jusqu'à présent, sous le feu de ces forts, l'ennemi a été impuissant à établir le moindre ouvrage.

« L'enceinte elle-même, qui n'avait que 500 canons le 24 septembre, en compte aujourd'hui 3,800.

« A la même date, il y avait trente coups de canons par pièce ; aujourd'hui, il y en a 400, et l'on continue à fondre des projectiles avec une fureur qui tient du vertige.

« Tout le monde a son poste marqué dans la cité et sa place de combat : l'enceinte est perpétuellement couverte par la garde nationale qui, de l'aube à la nuit, se livre à tous les exercices de la guerre avec l'application du patriotisme.

« On sent tous les jours grandir la solidité de ces soldats improvisés.

« Derrière cette enceinte, ainsi gardée, s'élève une troisième enceinte construite sous la direction du comité des barricades ; derrière ces pavés savamment disposés, l'enfant de Paris a retrouvé, pour la défense des institutions républicaines, le génie même du combat des rues.

« Toutes ces choses, partout ailleurs impossibles, se sont exécutées au milieu du calme, de l'ordre, et grâce au concours enthousiaste qui a été donné aux hommes qui représentent la République.

« Ce n'est point une illusion, ce n'est pas non plus une vaine formule ; Paris est inexpugnable et ne peut être pris ni surpris.

« Restaient aux Prussiens deux autres moyens d'entrer dans la capitale : la sédition et la faim...

« La sédition : elle ne viendra pas, car les suppôts et les complices du gouvernement déchu, ou bien ont fui, ou bien se cachent. Quant aux serviteurs de la République, les ardents comme les tièdes trouvent dans le gouvernement de l'hôtel de ville d'incorruptibles otages de la cause républicaine et de l'honneur national.

« La famine : Prêt aux dernières privations, Paris se rationne volontairement tous les jours, et il a devant lui, grâce aux accumulations de vivres, de quoi défier l'ennemi pendant de longs mois encore. Il supportera, avec une male constance, la gêne et la disette pour donner à ses frères des départements le temps d'accourir et de le ravitailler.

« Telle est, sans déguisement ni détours, la situation de la capitale de la France.

« Citoyens des départements, cette situation vous impose de grands devoirs... »

On sait en outre que les troupes de Paris non réparties aux ouvrages de fortification montent à environ 250 mille hommes, dont 50 mille sont de garde chaque jour aux avant-postes et autant comme réserve centrale, les autres restant de piquet chez eux. Le gros de la réserve centrale se tient constamment prêt à renforcer un point quelconque de l'immense périmètre à surveiller. En cinq à six heures il pourrait être suivi de toutes les autres forces. En attendant, l'exercice a lieu sur toutes les places et dans tous les quartiers de Paris sous la surveillance d'instructeurs et d'inspecteurs désignés ad hoc ; chaque fort est commandé par un officier d'artillerie ou du génie de l'armée permanente. Une petite flottille de canonnières, à Paris et à Neuilly sous le Mont-Valérien, agit par la Seine.

Quant aux Allemands, on se rappelle que les deux armées victorieuses de Sedan, la 3^e (prince royal de Prusse) et la 4^e (prince royal de Saxe) se mirent en marche sur Paris dès le 4 septembre. Elles

furent renforcées en route de quelques détachements de la 2^e armée (prince Frédéric-Charles), notamment en cavalerie, et elles purent commencer l'investissement de Paris au nord et à l'est dès le 14 septembre. De là elles s'étendirent au sud, passèrent la Marne à Gournay sur un pont de bateaux, la Seine à Villeneuve et Choisy-le-Roy, sur des ponts semblables, dès le 17 septembre, pour compléter l'investissement et établir le gros de leurs forces du côté de l'ouest, la face la plus favorable à l'attaque et à l'interception des secours.

En même temps des détachements s'étaient dirigés à l'ouest plus en arrière, avaient traversé Provins, Nangis en se portant sur Melun, tandis que d'autres détachements, acheminés par le nord de la place, avaient coupé le 18, à Conflans, le chemin de fer du Havre. Ainsi dès le 18 ou le 19 l'investissement était complet, quoique effectué en grande partie par de simples avant-gardes ou détachements de cavalerie.

Il put s'effectuer d'autant mieux que ce vaste mouvement de flanc tout autour de la capitale ne fut contrarié que par quelques escarmouches insignifiantes. Le 19 septembre seulement, il amena une rencontre de quelque importance aux environs de Sceaux, provoquée encore par l'offensive des Allemands.

De ce côté la grande concavité de la Seine est fermée par la ligne des forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge, de Bicêtre et de Vitry, ligne appuyée en outre à droite à la forteresse du Mont-Valérien, à gauche au solide fort de Charenton entre Seine et Marne. Mais plus en avant s'étend une ligne de collines devenue dangereuse avec les portées actuelles, et l'on y fit sagement établir des redoutes, entr'autres à Montretout et à Bellevue, près de Sèvres, à Moulin-la-Tour, au-dessus de Clamart, à Moulin-Saquet, vers Fontenay-aux-Roses, et à Hautes-Bruyères, en avant de Villejuif.

Ces ouvrages, très considérables, furent malheureusement plus soignés et mignonnés dans leurs détails que rapidement élevés dans leur ensemble comme cela eût été désirable. Entrepris déjà au début de la guerre, c'est-à-dire à un moment où la défense croyait encore avoir du temps de reste, le génie français voulut qu'ils fussent dignes de leurs voisins du premier réseau, et l'on fit de la fortification permanente ou mixte au lieu de simple et rapide fortification de campagne. Il s'en suivit qu'aucun de ces ouvrages n'était achevé ni armé au moment de l'investissement, et que toute cette nouvelle ligne, qui occupait des milliers de bras depuis plusieurs semaines, se trouva incapable d'offrir, en temps voulu, une résistance sérieuse. Là encore, comme à Wörth, comme à Forbach, comme à Beaumont, les Français furent surpris en flagrant délit d'imprévoyance.

Le général Vinoy dirigea, le 19 au matin, une reconnaissance d'une vingtaine de mille hommes dans cette direction. En avant de Sceaux, vers le bois de Bièvre, elle s'engagea avec des troupes prussiennes, qui, d'abord refoulées, revinrent en nombre et prirent à leur tour l'offensive. La lutte fut vive, surtout au carrefour des routes de Paris, Versailles et Choisy-le-Roi. Les Français, débordés par les forces supérieures des corps d'armée prussiens n^os 5 et 6 et du 2^e corps ba-

varois, furent rejetés brusquement en arrière; leur aile droite, formée du 1^{er} régiment de zouaves, presque en entier de recrues, fut pris de panique, se débanda et força le reste du front à se replier aussi, ce qui fut exécuté sans essayer même de tenir dans les nouveaux forts.

La redoute de Moulin-la-Tour, située tout près et à droite de la grande route par où se faisait la retraite, ne fut occupée que juste le temps d'y enclouer les sept canons qui en constituaient tout l'armement; ces canons furent joyeusement capturés par les vainqueurs, qui recueillirent en outre 5 à 600 prisonniers.

Ce qui valait mieux encore pour les Allemands, c'est qu'ils obtenaient ainsi une première parallèle contre la place, élevée par les mains mêmes de leurs adversaires, et qui allait leur permettre de continuer à l'aise leur installation sur le front de l'ouest. En effet, la 3^e armée établit sans tarder et sans autre effort son gros avec son quartier-général à Versailles, qui devint bientôt la base des opérations contre Paris, et où le roi Guillaume, arrêté d'abord au château de Ferrière, se transporta aussi plus tard.

Le général Trochu, après avoir fait punir exemplairement les fuyards du 19, essaya de prendre une revanche le 23. Ce jour-là, de grand matin, la division Maudhuy s'avança entre les forts de Mont-rouge et de Bicêtre contre les positions de Villejuif; elle les attaqua bravement, en chassa les Bavarois qui les occupaient et reprit les redoutes de Moulin-Saquet et de Hautes-Bruyères, que des travailleurs allemands étaient occupés à retourner contre Paris.

Le même jour et les jours suivants, des escarmouches eurent lieu sur divers points, entr'autres près de St-Denis et près de Sèvres, mais n'amenant rien de décisif. Aucune offensive sérieuse de la place, dans aucune direction, ne vint gêner l'établissement des armées allemandes, qui, tout en continuant à se retrancher autour de Paris et à en fermer hermétiquement toutes les avenues, purent lancer au loin de nombreux et actifs détachements, dont l'un alla même porter la panique jusqu'à Orléans et faillit faire déménager à Bordeaux la délégation gouvernementale de Tours.

Ce ne fut que le 30 septembre que la défense générale de la place donna de nouveau signe de vie. Le général Vinoy déboucha encore des environs du fort de Bicêtre avec une vingtaine de mille hommes sur les positions ennemis en avant de Villejuif, aux environs de Hay, Chevilly, Thiais et Choisy. Cette attaque paraît avoir été fort bien conduite. Les avant-postes prussiens à Hay, formés par le 23^e régiment d'infanterie, furent refoulés avec de fortes pertes, dont quelques prisonniers. Renforcés de droite et de gauche par deux régiments voisins, ils recommencèrent la lutte de plus belle sur toute la ligne de Choisy à Hay. Le terrain fut fort disputé de part et d'autre; au bout de trois heures, les Français se retirèrent honorablement et en bon ordre. Leurs pertes auraient été d'environ deux mille hommes, et celles des Allemands de douze cents hommes. Cette affaire avait été appuyée d'une diversion de la division du général Ducrot dans les environs de Bougival.

Depuis lors plus rien d'important ne s'est passé sous les murs de Paris, sauf deux engagements assez vifs, le 5 octobre, encore en avant des hauteurs de Sceaux, et le 7 sur le front du 5^e corps prussien, qui perdit environ 1500 hommes. Mais cette petite guerre est loin d'être suffisante. Un détachement des deux corps bavarois et du 5^e corps prussien, sous les ordres du général bavarois von der Tann, a pu même prendre avec succès l'offensive contre l'armée de la Loire en formation et s'emparer, le 11 octobre, de la ville ouverte d'Orléans, qui n'était d'ailleurs occupée que par deux divisions d'avant-garde sous le général Reyau, qui combattirent très bravement.

En résumé, les opérations mêmes de la défense de Paris ne semblent pas avoir été menées jusqu'à ce jour avec l'énergie qui en avait caractérisé les préliminaires et que l'enthousiasme de la population pouvait faire espérer. Par défaut d'offensive en temps utile et en masses suffisantes sur les points favorables, cette défense se voit déjà privée de ses principaux avantages de mouvements agressifs autour de ses forts, et réduite à compter moins sur elle-même que sur les secours extérieurs. Elle montre que si le général Trochu a déployé de rares talents comme organisateur et comme homme d'Etat, il est loin d'être à la même hauteur comme chef d'armée active, et qu'en particulier il n'a ou aucune idée de la manière dont on doit défendre un vaste camp retranché, ou pas de confiance dans les masses si nombreuses que M. Gambetta dit être à sa disposition. C'est là une opinion qu'on pourra conserver tant qu'on ne l'aura pas vu essayer, avec une centaine de mille hommes au moins, d'écraser un des corps isolés de l'investissement.

Autour de lui les Prussiens se renforcent partout d'une double ligne de circonvallation et de contrevallation ; et au commencement d'octobre leurs positions étaient à peu près les suivantes :

Versailles est la base et en même temps le quartier-général du roi. La 3^e armée, qui a aussi son quartier-général à Versailles, s'étend du double coude de la Seine vers Bougival à gauche, jusqu'à la Marne à droite. A l'aile gauche se trouve le 5^e corps prussien (Kirchbach), occupant un pont de bateaux à Bougival et plusieurs redoutes sur les hauteurs de St-Cloud et vers Billancourt, destinées, après leur armement par de gros canons Krupp, à battre le Mont-Valérien. Une belle ligne d'avant-postes s'étend le long des collines de Sèvres et du bois de Meudon.

Le parc de siège, arrivant à tire d'aile de Berlin et de Spandau, se concentre entre Bougival et Sèvres et a déjà commencé l'armement d'une forte redoute dans le parc de St-Cloud, au mamelon dit la Lanterne de Diogène.

A la droite du 5^e corps, sont les deux corps bavarois des généraux von der Tann et Hartmann jusqu'à Choisy-le-Roi ; ils tiennent surtout la redoute de Moulin-la-Tour et la ville de Sceaux, et ont garni d'ouvrages de campagne et de défenses accessoires tous les abords des villages de Choisy-le-Roi, Thiais, Chevilly, Bourg-la-Reine, Fontenay-aux-Roses, Clamart.

Une partie du 1^{er} corps fait face au sud, et le général von der Tann avait, il y a quelques jours, son quartier à Lonjumeau.

A la droite des Bavarois s'étend le 6^e corps prussien (Tumpling), entre Seine et Marne, contre le fort Charenton et ses alentours, à cheval sur le chemin de fer de Lyon.

Enfin à la droite de celui-ci le 11^e corps d'armée (général Schacht-meyer), plus le petit corps des Wurtembergeois (général Obernitz,) sur les coudes de la Marne, de Champigny à Gournay, à cheval sur le chemin de fer de Mulhouse et observant les forts de Fontenay-sous-Bois et de Nogent.

De la Marne, à gauche, aux environs de St-Denis, à droite, s'étend la 4^e armée, celle du prince royal de Saxe, dont le quartier-général est au Tremblay. (¹)

La droite est formée par le 13^e corps, Mecklembourgeois, sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg-Schvérin. Ce corps tient, à droite, les deux rives de la Seine aux environs d'Argenteuil, par où il communique avec le 5^e corps prussien, et il s'étend à gauche, en avant des bains d'Enghien, occupant les chemins de fer d'Ermont et de Pontoise.

A gauche des Mecklembourgeois est le 4^e corps prussien (Alvens-leben), observant les forts du nord et de la Briche en avant de Saint-Denis et tenant les chemins de fer de Pontoise et de Creil.

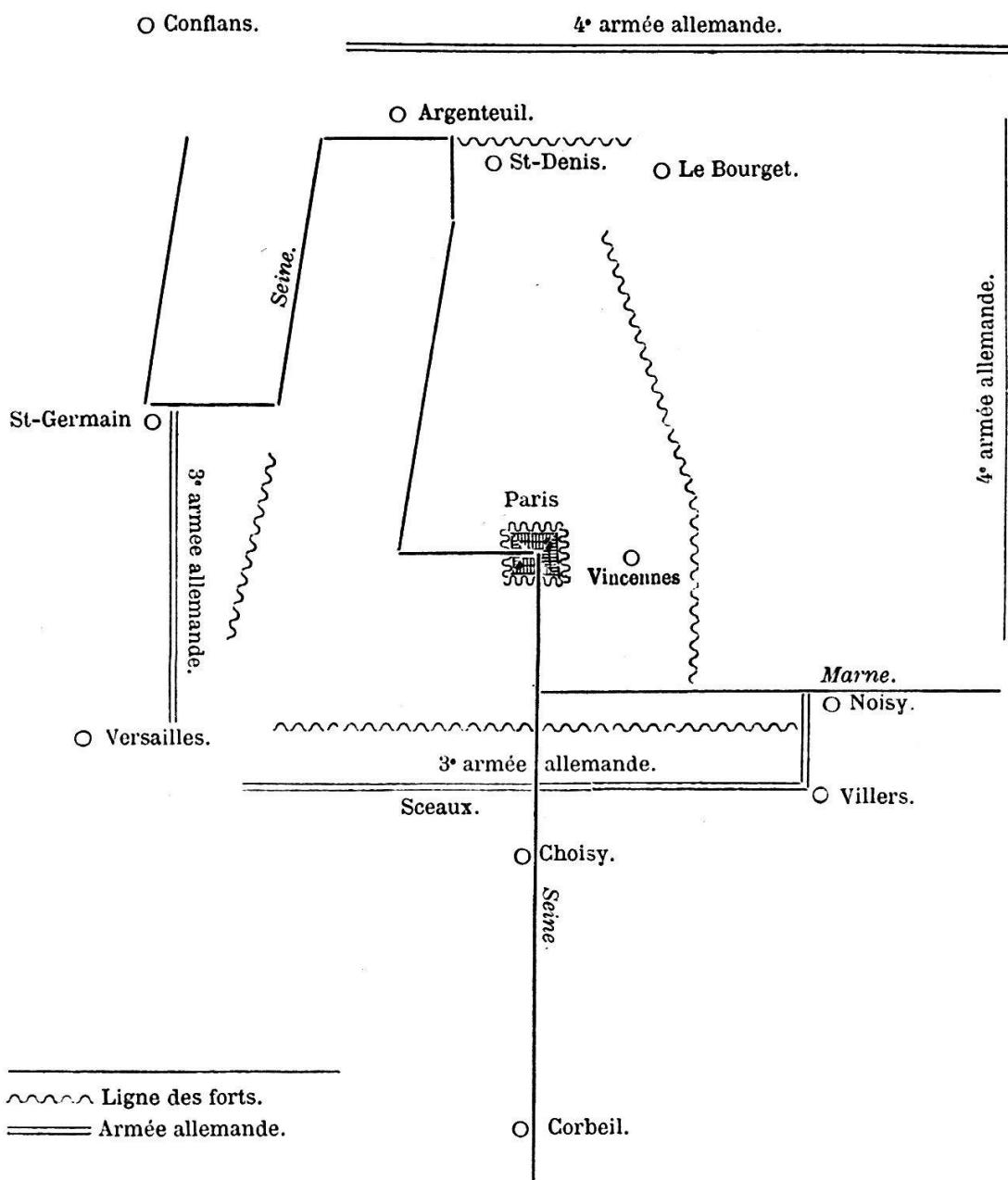
A la gauche du 4^e corps se trouve la garde prussienne (prince Auguste de Wurtemberg), de Dugny à Bondy, observant les forts de l'Est, d'Aubervilliers, de Noisy-le-Sec, de Romainville, et interceptant les chemins de fer de Soissons et de Meaux.

Enfin à la gauche le 12^e corps (Saxons, sous le prince Georges de Saxe) jusqu'à la Marne, vers Gournay, où il se relie avec les Wurtembergeois. Il a quelques ouvrages aux abords de la forêt de Bondy, de Gagny, de Montfermeil, d'où il observe les forts de Noisy, de Rosny, de Montreuil, et intercepte le chemin de fer de Strasbourg.

A ces dix corps d'armée il faut encore ajouter quatre divisions de cavalerie, entretenant la communication entr'eux et battant la campagne aux environs et dans un rayon souvent fort étendu. Les forces allemandes sous Paris peuvent ainsi être estimées au chiffre total d'environ 400 mille hommes. Des renforts considérables en artillerie de siège, matériel et personnel, lui arrivent continuellement, ainsi que d'autres en infanterie et cavalerie de l'armée du prince Frédéric-Charles, devant Metz, renforcée à son tour par des landwehrs venant d'Allemagne.

En outre deux nouvelles armées, évaluées à environ 100 mille hommes chacune, viennent de prendre la campagne, soit celle du général Werder, libre depuis la prise de Strasbourg, et qui paraît destinée à l'Alsace où elle ferait d'autres sièges, celui de Belfort entr'autres, et celle du général Vogel de Falkenstein, qu'on dit en marche sur Besançon et Lyon. Mais on a quelques motifs de croire que la plus grande partie de ces nouvelles troupes ira renforcer, pour le moment, l'armée de Paris.

(¹) Il est bon de noter, pour éviter les confusions, que cette armée est désignée aussi sous le nom de détachement d'armée du prince de Saxe ou sous le n° 2 et celle du prince royal sous le n° 1, désignations nouvelles depuis leur position sous Paris, tandis que l'armée du prince Frédéric-Charles porte souvent le nom d'armée de la Moselle.



Avec les nombreux corps détachés de sièges et d'occupation des lignes de communication, les forces allemandes actuellement en France se monteraient à environ 800 mille hommes, qui ont suffisamment de monde en réserve pour se maintenir à ce chiffre malgré les pertes journalières des escarmouches et des maladies.

A ces effectifs les Français ne peuvent opposer, outre les forces de Bazaine et de Trochu bloquées dans Metz et dans Paris, que quelques anciens régiments éparpillés dans diverses places et deux armées en formation derrière la Loire et à Lyon.

Ces armées se constituent rapidement, il est vrai. Non-seulement les derniers régiments ont été retirés d'Afrique, mais de nouveaux corps ont été créés en grand nombre et munis de fusils récemment

débarqués d'Angleterre et des Etats-Unis. Toute la classe des hommes de 20 ans a été appelée sous les drapeaux pour regarnir les anciens régiments, et tous les hommes valides de 20 à 40 ans sont mis sous les armes. D'anciens militaires libérés et la gendarmerie formeront, dit-on, les cadres nouveaux (¹).

D'autre part quelques secours arrivent de l'étranger. Garibaldi a rejoint le gouvernement à Tours avec une légion d'un millier d'hommes qui se grossira, dit-on, rapidement et opérera sur les derrières de l'ennemi. (²) Le colonel Charrette ramène de Rome à peu près autant de zouaves pontificaux tout disposés à fraterniser avec les Garibaldiens et à lutter de zèle avec eux pour la défense commune du territoire français. Enfin quelques centaines de volontaires américains sont aussi arrivés, et avec eux le général Beauregard, qui sera sans doute à même de donner les meilleurs avis sur la manière d'aguerrir et de seconder de jeunes troupes au moyen de la pêle et de la pioche. Un grand conseil de guerre doit avoir été tenu récemment à Tours sous la présidence de l'amiral Fourrichon et auquel assistaient, entr'autres, les généraux Aurelle de Paladines, La Motterouge, Borel, Lefort, Véronique, Polhès et plusieurs intendants militaires ; à la suite de cette réunion d'importantes mesures militaires doivent avoir été données et l'on entendra sans doute parler bientôt d'autres grandes opérations et de nouveaux et suprêmes efforts de la part des Français pour réparer le récent échec d'Orléans et joindre enfin l'action de l'armée de la Loire à celle de la défense de Paris.

Malheureusement il faut constater aussi que la fièvre politique causée par les revers de la France et par la révolution républicaine qui s'ensuivit ne favorise pas toujours l'organisation de la défense du pays, et parfois même la compromet gravement par de regrettables et aveugles excès populaires. C'est ainsi que d'honorables officiers généraux ou supérieurs dont les mesures n'étaient pas suffisamment comprises ou du goût de quelques agitateurs de clubs, ont été injuriés et maltraités dans plusieurs grandes villes. A Marseille, à Lyon, à Grenoble, à Mâcon notamment, les généraux commandant la place ont même été arrêtés et incarcérés, quoi qu'il n'y eût aucune charge réelle contre la manière dont ils remplissaient leurs devoirs. La curée des places et l'esprit local font aussi de grands ravages, et bon nombre de localités non encore menacées par l'ennemi, tout en s'armant énergiquement pour lui résister, ne comprennent pas assez que c'est sur la Loire et sur la Seine que leur résistance doit s'effectuer, et non autour de leurs foyers, qui ne seront attaqués que quand toute résistance sera devenue sans efficacité.

(¹) On dit cependant que le gouvernement penserait malheureusement à créer quelques régiments spéciaux d'élite avec la gendarmerie, au lieu d'employer ce personnel à faire d'excellents cadres pour les nouvelles levées, qui en manquent généralement.

(²) Le vaillant patriote italien n'a pas perdu de temps à Tours. Déjà le télégraphe le signale en opérations aux environs de Dole, où il réunira sous son commandement non-seulement sa légion et une brigade régulière de gardes mobiles, mais tous les francs-tireurs de la région de l'Est, pour agir de concert avec le général Cambriels, le nouveau commandant de la division de Belfort, contre les points décisifs de la ligne de communication prussienne.

La disette des bons fusils est aussi un fâcheux élément d'infériorité, surtout avec des masses hésitantes et peu sûres d'elles-mêmes à engager contre des corps solides et expérimentés. Les chassepots si justement réputés manquent encore en grande partie aux nouvelles troupes, qui ne sont exercées, pour la plupart, qu'avec des fusils d'ancien modèle, en attendant les produits de la fabrication à l'intérieur ou les arrivages de l'étranger. Les méthodes de formation rapide des recrues font aussi défaut, et l'on dit que beaucoup de temps est perdu, par la routine d'instruction des anciens dépôts, à faire marcher et aligner des classes de soldats qu'on ne pourra, sur ce pied, former pour le feu avant 7 à 8 semaines. Sous ce rapport encore Garibaldi et Beauregard, qui s'entendent à manier des combattants improvisés, pourront être un salutaire renfort.

En attendant, les Prussiens avancent chaque jour leur tâche. Soissons vient de tomber entre leurs mains; les Vosges paraissent être libres d'inquiétudes pour eux, depuis de vifs combats livrés dans les principaux défilés, entr'autres au col de Raon-L'Etape; et tandis que des environs d'Epinal ils paralysent Lyon et les forces considérables qui s'y concentrent, d'actifs et forts détachements font le vide autour de Paris à une trentaine de lieues à la ronde, jusqu'à Orléans, Dreux, aux abords de Rouen et d'Amiens. Pendant ce temps sous les murs de la capitale même se poursuit une simple guerre d'escarmouches.

P. S. Les dernières nouvelles annoncent que les avant-postes allemands autour de Paris paraissent avoir été resserrés dans des lignes définitives et bien fortifiées. L'artillerie de siège arrive en grandes quantités et plusieurs bouches à feu de gros calibre sont déjà en position aux batteries dominant Sèvres et St-Cloud. De là quelques fortes pièces pourront battre, assure-t-on, les Champs-Elysées et ses abords. Le général d'artillerie Hindersin et le général du génie Kleist dirigent les travaux des batteries principales et tous les préparatifs du siège, avec l'assistance, sur cette zone, des généraux Herkt et Schulz, de l'artillerie et du génie de la 3^e armée.

Sur la zone de la 4^e armée, le génie des assiégeants travaille activement à une dérivation du canal de l'Ourcq près de Sevran, dans le double but de priver d'eau alimentaire la grande ville et de renforcer, sur le front de la position, le petit ruisseau de la Morée, qui deviendrait par là un fossé défensif considérable.

La flotte française aurait reparu dans la Baltique, ce qui serait retenir en Allemagne une portion des forces du général Vogel de Falkenstein.

Sur *Metz* on a, par les journaux prussiens, les renseignements suivants datant du commencement d'octobre :

La ville de Metz n'a pour garnison proprement dite que de la garde mobile, et l'armée est tout entière cantonnée autour de Metz.

Outre les numéros des divers régiments qui, d'après la répartition française, forment l'armée du maréchal Bazaine proprement dite, soit de ceux appartenant à la garde (Bourbaki), aux 2^e (Frossard), 3^e (Bazaine), 4^e (Ladmirault) et 6^e corps

(Canrobert), il s'y trouve du 5^e corps (de Failly) des détachements appartenant aux régiments numéros 27, 30, 83, 84 et 97 (ces deux derniers forment la brigade dite mixte du général Lapasset), et du 7^e (Douay F.) des hommes en détachements appartenant aux régiments numéros 5, 21, 52, 53 et au 17^e bataillon de chasseurs. Ces numéros proviennent-ils de soldats qui auraient été échangés avec les prisonniers prussiens de Metz et qui eux-mêmes avaient été faits prisonniers à Sedan, c'est ce qu'on ne peut affirmer.

Jusqu'à présent il n'est prouvé l'existence des quatrième bataillons dans Metz que pour deux régiments, le 60^e et le 63^e d'infanterie ; la force des compagnies varie entre 30 et 60 hommes.

En ce qui concerne les subsistances, il est certain que depuis quinze jours il n'est plus distribué, comme viande, à la troupe que des rations de cheval ; le sel manque presque absolument ainsi que le sucre que l'on remplace par du sirop ; en revanche, toutes les nouvelles sont d'accord pour témoigner qu'il y a encore dans la place abondance de pain, de riz et de légumes secs ; il n'y a plus de fourrage pour les chevaux, que l'on nourrit d'orge et d'herbe, mais en faible qualité.

Il doit y avoir dans Metz un chiffre assez considérable de blessés, mais les appréciations varient entre 15,000 et 30,000. Quoique dans quelques lettres on parle de la dysenterie, il ne paraît pas qu'il règne aucune maladie épidémique parmi les troupes françaises. Outre les quarante-sept ambulances installées sur les divers points de la ville, il y en a une organisée à titre temporaire dans les wagons du chemin de fer, près de Devant-le-Pont

Quant à l'état sanitaire des troupes allemandes de blocus, il serait moins satisfaisant. La dysenterie y fait de cruels ravages et aurait atteint sérieusement le brave et habile prince Frédéric-Charles.

Bazaine a recommencé ses sorties, il en a fait deux vigoureuses le 6 et le 7 octobre, qui lui ont procuré de grands convois de vivres et de bétail et ont imposé de dures pertes à la division de landwehr Kummer.

Divers journaux publient les détails ci-dessous sur l'armée allemande de Werder :

« Le 14^e corps d'armée prussien, sous les ordres du général de Werder, compte les deux divisions Glumer (Badois) et La Roche. Elle se compose de deux régiments d'infanterie prussiens n°s 30 et 34, de six régiments d'infanterie badois, de deux régiments de cavalerie prussienne de réserve (dragons et hussards) de trois régiments de dragons badois, et d'un régiment combiné d'artillerie. Le chef d'état-major est le général-major de Degenfeld. Ce corps, fort de 30,000 hommes, a pour mission principale de se mettre en travers de tout mouvement offensif qui pourrait être tenté du sud-est de la France vers le nord-ouest. »

La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui se pique d'être bien renseignée sur les forces françaises, donne les indications suivantes au sujet de l'armée française de la Loire :

« Commandant de cette armée, général La Motterouge ; chef de l'état-major, général Borel ; chef de l'état-major du génie, général Véronique ; représentant du ministre de la guerre, général Lefort.

« 1^{re} division, général Sol ; 2^e division, général Reyau ; 3^e division, général Polhès ; 4^e division, général Marulaz.

« 1^{re} brigade, général Tripard (Saumur) ; 2^e brigade, général Bertrand (Tours) ; 3^e brigade, général Nabron (?) (Tours) ; 4^e brigade, général Martmeau-Descchesnez (Bourges) ; 5^e brigade, général Bressolles (Bourges) ; 6^e brigade, général Negriger (Mans) ; 7^e brigade, général Michaud (Blois) ; 8^e brigade, général Poitevin (Orléans) ; 9^e brigade, général Bouvray (Poitiers).

« Effectif : 10,000 hommes de troupes régulières ; 20,000 de gardes mobiles ; 4,000 de troupes d'Afrique ; 4,000 volontaires ; 3,000 hommes de très bonne

cavalerie ; artillerie, génie et troupes d'administration 1,000 hommes, soit en tout, environ 44,000 hommes. »

D'après d'autres données, il paraîtrait que le journal prussien a simplement pris l'avant-garde de l'armée de la Loire pour l'armée elle-même.

Sur les causes des défaites françaises.

On a déjà beaucoup écrit et encore plus divagué sur les causes plus ou moins immédiates des défaites françaises. En attendant que nous prenions la liberté de développer plus amplement l'opinion que nous avons déjà exprimée dans notre n° du 13 septembre nous croyons utile d'enregistrer sur ce sujet les vues d'un excellent journal de Lyon, le *Salut public* :

Depuis 1866, dit l'auteur de cet article, tout homme de sens pouvait prévoir qu'une lutte contre l'Allemagne était inévitable, et cependant, quelle était la situation respective des deux peuples ?

Une nation neuve, un patriotisme ardent, une politique dirigée par un génie audacieux, des hommes de guerre éminents, une armée fortement organisée, admirablement disciplinée, susceptible, en quelques jours, d'encadrer toute une nation dressée aux armes et à l'obéissance militaire, enfin, tous les moyens fournis par les perfectionnements de la science, appliqués à une gigantesque guerre d'invasion, voilà ce qui existait de l'autre côté du Rhin.

De ce côté, une nation fière et rendue présomptueuse par son histoire militaire et par les succès récents de son armée dans des guerres partielles et lointaines. De grandes richesses, l'amour du bien-être et du luxe répandu dans toutes les classes ; une centralisation exagérée, entraînant des longueurs et des difficultés sans nombre pour obtenir le moindre résultat ; des fonctionnaires satisfaits ; les classes aisées, n'aspirant qu'au repos à tout prix ; un gouvernement endormi dans la prospérité et, au-dessous, un peuple inquiet où fourmillaient les mécontents, les ambitieux, les déclassés.

Le maréchal Niel, qu'on lui rende justice, fit son possible pour préparer l'armée et la nation à la lutte qui se préparait dans des conditions si périlleuses pour notre pays.

L'armée fut pourvue à la hâte de nouvelles armes ; des fortifications nouvelles furent élevées autour de Metz ; on chercha à éclairer les cadres d'officiers par des conférences sur un emploi plus judicieux des différentes armes, eu égard aux perfectionnements apportés aux engins de guerre.

De plus, cent fois la nation fut avertie du haut de la tribune. Le ministre s'efforça de créer un nouveau système de recrutement, susceptible de balancer la forte organisation militaire de l'Allemagne.

Ces efforts furent inutiles. On ne sembla voir dans les nouvelles armes que le stérile et dangereux avantage de *tirer vite*, sans réfléchir qu'il fallait surtout tirer juste et à propos. On ne remarqua point que ces armes exigeaient une discipline plus forte que par le passé et une obéissance passive des troupes, surtout chez une nation comme la nôtre, si prompte à l'entraînement. L'armée tourna en dérision les conférences du ministre, les généraux eux-mêmes opposèrent la force d'inertie, et l'instruction des officiers ne fit aucun progrès réel.

Les propositions du ministre relatives à un recrutement furent combattues avec passion, tournées en ridicule et finalement rejetées ou négligées. La garde nationale mobile, cette réserve qui pouvait tout sauver, devint bientôt une fiction. Le remplacement, cette plaie de notre armée, fut maintenu, étendu même, pour

plaïre aux classes aisées, et l'Allemagne attentive comprit que la nation française énervée par le bien-être, amollie par le luxe, affaiblie par les discussions politiques, paralysée par une centralisation routinière, deviendrait pour elle, à la première occasion, une facile proie.

D'ailleurs le remplacement eut pour effet d'affaiblir les cadres en éloignant de l'armée les éléments instruits et intelligents.

Réduite à des cadres sensiblement en décadence, l'armée ne faisait plus que des exercices peu en rapport avec la grande guerre. Rien d'arrêté, rien de fixe, du reste, ni dans ses règlements, ni même dans son uniforme.

En Afrique, nous avions des troupes rompues à la vie des camps et aux fatigues, mais présomptueuses et peu disciplinées, manquant d'ensemble et de calme pour une guerre européenne et tendant à combattre à la manière des Kabyles.

En résumé, une armée de remplaçants et de prolétaires, tirés des dernières classes du peuple, profondément ignorants en général, peu exercés, commandés par des cadres oisifs, allait en venir aux mains avec une nation armée, conduite par des états-majors instruits, remplis d'ardeur et préparés de longue main à la guerre d'invasion qui s'annonçait.

Il était facile de voir de quel côté serait la victoire.

Cependant un avantage sérieux existait chez nous, c'est que l'avancement appartient à toutes les classes et que les échelons de la hiérarchie militaire sont accessibles à tous, tandis que chez nos voisins la question de caste règne toujours. Mais cet avantage, qui procura surtout nos victoires de la première république, était devenu stérile par ce fait que l'armée ne possédait plus les éléments de recrutement nécessaires, comme au temps où la jeunesse française remplissait les camps.

Enfin, au moment où l'on y pensait le moins, la *crise éclate*. Le gouvernement impérial franchit le Rubicon, la guerre est déclarée.

Tout le monde en Europe connaissait, par le plébiscite, le chiffre de nos forces. L'ennemi savait la situation de notre matériel. Plus prudent, plus astucieux que jamais, il était préparé de longue main, et depuis longtemps notre territoire était inondé de ses espions. On les a flétris, mais l'histoire réhabilitera ceux que poussait certainement un ardent patriotisme.

Un peuple chez lequel foisonnent de tels dévouements marche à la conquête du monde.

Quand la guerre éclata, j'avoue que considérant, d'une part, la faiblesse de nos effectifs, les dispositions de la nation plutôt bruyante que belliqueuse, et, d'autre part, les formidables effectifs de l'Allemagne, son armement perfectionné, les sentiments qui unissaient contre nous ses peuples, je crus fermement que notre gouvernement était certain de puissantes alliances, destinées à rétablir l'équilibre..

Chez nous, la guerre commença bruyamment. On s'y prépara comme à une partie de plaisir. La cour envalait l'armée. Les journaux entretenaient les illusions par des plans de campagne chimériques. Ils indiquaient exactement le mouvement des troupes et du matériel, la composition des états-majors et de l'armée elle-même. Tout, en un mot, était raconté, commenté, mis au grand jour pour le plus grand bien de l'ennemi.

En Allemagne, au contraire, la nation courait silencieusement aux armes. Un profond secret régnait sur les préparatifs qui se faisaient avec une activité sans exemple. Chaque cercle militaire de la Confédération, opérant séparément et pourvu de longue main, réunissait son corps d'armée avec le matériel nécessaire. Chaque partie, ainsi constituée, prenait sans bruit et avec précision la place qui lui était assignée pour former un ensemble de forces écrasant.

En France, les réserves rappelées traversaient le pays en tout sens, du nord au midi, de l'est à l'ouest et réciproquement, pour rejoindre les dépôts et de là retourner à grands frais au point d'où elles étaient parties tout d'abord. Certes, il était naturel de renvoyer les anciens soldats à leurs régiments, mais pourquoi ne pas verser dans le dépôt le plus voisin tous les hommes de la deuxième portion du contingent, afin d'éviter la perte de temps et l'encombrement des voies ferrées?

Notre centralisation, si vantée, augmentait la confusion, retardait les opérations par d'inutiles formalités, allongeait les trajets à parcourir, annulait le zèle de chacun par l'obligation d'attendre constamment les ordres *d'en haut*. Ces ordres bien-tôt se firent attendre, puis n'arrivèrent plus et les différents services furent arrêtés.

La formation de l'armée du Rhin se fit avec peu de réflexion et comme si on eût voulu combattre avec les cadres et les exposer à une ruine totale avant l'arrivée des soldats ; ce qui s'est réalisé pour le plus grand malheur de la France.

Le matériel fut réparti d'une manière imprudente. Ne rêvant que triomphe, le ministère Lebœuf l'avait accumulé aux frontières, à Strasbourg et à Metz, dans l'unique prévision d'une guerre offensive. Il était à considérer cependant qu'un premier succès de l'ennemi pouvait amener l'investissement de ces places, la perte de ce matériel et nous priver de ces amas de fusils qui nous manquent si cruellement en ce moment.

Il est positif que nos forces étaient trop éparpillées en face d'un ennemi impénétrable, et qui, en 1866, avait montré beaucoup de décision et d'audace. Il est certain que nos corps d'armée étaient mal reliés entre eux et qu'une main débile tenait les rênes destinées à les diriger. Un plan de campagne avait-il été arrêté? L'histoire plus tard le dira.

Pendant la guerre d'Italie, en 1859, le rôle de Mac-Mahon avait été glorieux ; on comptait, avec raison, sur cet illustre maréchal ; on lui avait confié le corps d'armée le plus organisé, le plus fortement constitué. Il était probablement destiné à tomber dans le flanc de l'armée ennemie, qui déboucherait soit par la vallée de la Moselle, soit par la vallée du Rhin. Mais, après la reconnaissance de Sarrebruck, l'ennemi qu'on croyait encore éloigné ou sur la défensive, débouche en forces supérieures des deux côtés à la fois. Frossard est battu ; Mac-Mahon est écrasé. Les illusions tombent d'un coup et la dépêche impériale nous arrive comme un coup de foudre.

Que fallait-il faire?... se concentrer en arrière sans retard et puisqu'on reconnaissait la disproportion des forces, il fallait se garder d'exposer notre armée, qui contenait tous nos cadres, à une ruine certaine.

S'arrêter à Metz ou ailleurs était s'exposer au sort de Mack, en 1805.

Reculer sur Paris, laissant garnison dans les places susceptibles de défense, coupant les routes et les ponts, détruisant les chemins de fer, emmenant les bestiaux, sacrifiant les ressources et le pays envahi, voilà ce qu'il fallait faire évidemment. Car il tombait sous le sens que l'armée allait ainsi faire *boule de neige* en se retirant, parce que bientôt elle recevrait tous les hommes qui affluaient dans les dépôts.

D'un autre côté, l'ennemi forcé de s'étendre pour vivre, obligé de bloquer ou d'assiéger les places, de garder ses communications avec l'Allemagne, éparpillait ses forces qui devenaient égales, sinon inférieures aux nôtres.

Si l'on eût adopté ce plan, de deux choses l'une : ou bien l'ennemi se bornait à occuper la Lorraine et l'Alsace et à assiéger Metz et Strasbourg et nous avions le temps de renforcer nos cadres avec les anciens soldats des dépôts et de reprendre l'offensive, ou bien l'armée d'invasion suivait notre mouvement de retraite, ralentie dans sa marche par tous les obstacles cités, et nous pouvions, une fois concentrés sous Paris, la combattre avec avantage. Appuyée à cette ville immense, aux forts

détachés, disposant des ressources exceptionnelles de cette grande capitale, une armée de 500 mille Français était invincible.

Nos généraux avaient sûrement compris tout cela. Pourquoi ont-ils agi contrairement? Il est probable que l'empereur leur a imposé le funeste plan qu'ils ont suivi. Il craignait qu'une marche rétrograde ne provoquât une révolution à Paris, et pour sauver la dynastie on a perdu la France.

Une fois Bazaine enfermé dans Metz, la partie n'était pas encore perdue pour nous, car Mac-Mahon, réduit à ses propres forces, pouvait ce que l'armée entière n'avait pas essayé de faire. Il devait se concentrer sur Paris et ne reprendre l'offensive qu'après y avoir *double*, *triplé* ses forces. En effet, Bazaine tient encore à Metz, ce qui prouve qu'il n'était pas si urgent de tout risquer pour le dégager et qu'il était préférable de renforcer d'abord l'armée à ce destinée.

Secondement, il était facile de voir qu'en s'avancant par Sedan, on courait grand risque d'être acculé à la Belgique et perdu.

Il y a plus : supposant le mouvement de Mac-Mahon complètement réussi et la réunion des deux armées opérée, qu'obtenait-on? C'était toujours une armée française inférieure en nombre et obligée de combattre pour s'ouvrir le chemin de Paris, n'ayant pas de ligne de retraite, puisqu'elle aurait été adossée à une frontière neutre.

Cette armée vaincue était donc perdue, car, ou elle était rejetée hors du territoire, ou elle était enfoncée dans Metz, avec augmentation de bouches à nourrir.

De toutes manières, nous le répétons, c'était se priver des immenses ressources qu'offrait Paris, c'était se séparer des forces accumulées dans les dépôts et qui y devenaient complètement inutiles, puisque les cadres allaient être détruits.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION MARGUERITTE.

La France a perdu, dans ces dernières semaines, tant de braves et brillants enfants qu'on n'ose entreprendre de parler de tous, ni de s'occuper de quelques-uns d'entr'eux individuellement. Ce chapitre de nécrologies serait trop long et trop triste. Si cependant une exception peut être faite c'est bien à propos du général Margueritte, frappé à mort devant Sedan à l'âge de 47 ans seulement.

Margueritte (Auguste) était un des plus nobles types de l'élite de l'armée française, un Africain accompli et expérimenté, un troupier énergique et vaillant en même temps qu'un officier réfléchi, sérieux, studieux, doué des meilleures qualités de l'esprit et du cœur. Entré au service en 1837, à l'âge de 17 ans, comme engagé volontaire dans la gendarmerie maure, il gagna tous ses grades et toutes ses distinctions sur le champ de bataille, depuis la croix de la légion d'honneur, qu'il obtint à 19 ans pour action d'éclat, jusqu'au grade de général de brigade qu'il gagna au Mexique à la tête d'un régiment de spahis et au brevet de général de division, qu'il reçut le 30 août de cette année devant Sedan. Il fut cité dix-neuf fois à l'ordre de l'armée pour actions d'éclat en Afrique et au Mexique; et dans la campagne actuelle, à peine arrivé d'Alger où il commandait la subdivision, pour diriger une brigade de chasseurs d'Afrique, il signala sa présence par des succès qui firent sensation et redonnèrent l'espérance. Le premier il tint tête aux fameux houlans prussiens; il en culbuta tout un déta-

chement à Pont-à-Mousson, dont la moitié resta entre ses mains. Ses troupes, excitées par son exemple, furent infatigables pendant tout le mouvement sur Sedan et pendant la longue bataille sous les murs de cette place. Pour la cinquième fois il ramenait au feu, le 1^{er} septembre, non-seulement sa division mais bon nombre de corps épars des alentours, avec l'espoir de faire une trouée en avant du village d'Illy, quand il fut atteint d'une balle qui lui fracassa la mâchoire. Transporté à Sedan, il refusa de son lit de douleur d'accepter la lugubre capitulation du 2 septembre, et en attendant d'être constitué prisonnier, il fut transporté avec son officier d'ordonnance en Belgique, au château de Beauraing. Là il reçut du propriétaire, M. le duc d'Ossona et de sa famille, les soins les plus empressés, malgré lesquels il expira le 6 septembre. Il fut enterré le 7, avec tous les honneurs militaires, par les soins du général belge Thiébault, commandant la 1^{re} division du 1^{er} corps d'armée d'observation. Le général Thiébault et le lieutenant Reverony, officier d'ordonnance du défunt, prononcèrent sur la tombe de touchantes paroles qui émurent tous les assistants.

La France perd en lui non-seulement un habile et vaillant général, de cavalerie surtout, mais un des hommes qui avait le plus travaillé à l'affermissement de la colonie algérienne et qui pouvait, dans la réorganisation projetée, rendre encore les meilleurs services. Ayant passé toute sa carrière en Afrique, principalement dans le sud, il en connaissait à fond les circonstances ainsi que la langue et les mœurs des diverses tribus. Parmi les Arabes son nom était populaire, répandu dans les plus humbles bourgades, à la fois redouté et chéri. Ils avaient éprouvé cent fois et sa vaillance et sa bonté; leur terreur pendant la guerre il était devenu pour eux, pendant la paix, par sa loyauté et par sa justice, un objet de respect et de vénération. Ce que Marguerite disait était sacré. Il est vrai qu'il avait été souvent leur gai compagnon de bivouacs, de tournois et de chasses, et que nul, dans ces rudes parties, n'avait eu le droit de se dire plus robuste et plus sobre Africain que lui. Emule de Gérard et de Bonbonel il délivrait volontiers les douars épouvantés du périlleux voisinage des lions et des panthères; et il nous laisse sur ce dramatique sujet un petit livre aussi attrayant qu'instructif (¹) et dont le ton de frappante sincérité et de modestie, si rare parmi les grands chasseurs, commande un vif intérêt. Il était occupé à coordonner des notes, qui doivent être précieuses, sur les dernières expéditions dans le sud et sur les difficultés de ce genre tout spécial de guerre, quand la présente campagne vint réclamer ses soins et ses efforts. Parti plein d'espoir et de confiance, avec les vœux chaleureux de toute la population d'Alger, française et indigène, les déceptions ne réussirent point à l'abattre. Comme tous les grands coeurs sa fermeté s'accrut dans les revers, et il fut un des derniers généraux, sinon le dernier, à tenter la fortune sur le champ de bataille de Sedan. Il ne jouit qu'un jour de son brevet de général de division, mais sa famille, une jeune femme et deux enfants adorés laissés à Alger, héritent de lui un nom impérissable.

(¹) *Chasses de l'Algérie et notes sur les Arabes du sud*, par le général A. Marguerite. Paris-Alger 1869, 2^e édition, 1 vol. in-12.